

Faut-il enterrer le structuralisme?

Henri Mitterand
Columbia University

Je ne puis me défendre d'un certain agacement devant la fortune du préfixe **post-** dans la terminologie contemporaine. Elle donne raison à Henri Meschonnic, écrivant que "le contemporain ne cesse de courir après la modernité," une modernité qui s'appelle de nos jours *post-modernité*.¹

On n'est plus *structuraliste*, évidemment, mais *post-structuraliste*, avec tout le dédain péremptoire qu'implique l'usage de ce préfixe. Le structuralisme est mort: soyons *post-modernes*, *post-critiques*, *post-historiens*, *post-pédagogues*, *post-industriels*, *post-cañoniques*, *post-contemporains* (je n'invente rien, j'en oublie plutôt, et, de fait, la productivité de cette dérivation est inépuisable). L'essentiel est de s'affirmer **post-**.

J'ai fait un rapide sondage dans les annonces publicitaires de nos revues, notamment de la *P.M.L.A.* Instructif, et peut-être un peu accablant. Des dizaines d'ouvrages semblent se succéder, comme des clones les uns des autres, ayant en commun la même référence préfixale, la même posture méta-critique (foin des oeuvres, vive la théorie!), le même mépris des méthodes d'analyse proposées par la génération antérieure, dite "structuraliste," le même remâchement de concepts incertains et de confusions dénominales et classificatoires. Citons quelques exemples pris au hasard:

The newest volume in the MLA's awarding-winning Research and Scholarship in Composition series, *Writing Theory and Critical Theory* discusses the growing body of work linking composition studies and literary studies. Enlisting the strategies of deconstruction, hermeneutics, postmodernism, feminism, neo-Marxism, neopragmatism, psychoanalysis, reader-response criticism, and cultural studies, the twenty-seven contributors investigate the resources that critical theory can bring to an examination of discourse.

An authoritative and accessible guide to modern ideas in the broad interdisciplinary fields of cultural and critical theory. Structuralist, poststructuralist, phenomenological, feminist, hermeneutic, psychoanalytic, Marxist, and formalist modes of theory are given prominence in a volume that sets out to reflect the remarkable dissolution during the past twenty years of many of the traditional boundaries separating disciplines of study.

"... a bold attempt to rethink the post-modern ... the great merit of Falck's enquiry lies in its readiness to uphold the Romantic and Arnoldian imagination in terms that take account of post-Saussurian and Derridean perspectives." — The Times Literary Supplement

"Colin Falck's Myth, Truth and Literature [...] reveals the future of literary criticism and shows the path out of now totally bankrupt French literary theory. Literary studies are in a period of chaos: the age of theory is over, but it's not clear what is taking shape. Falck's book is a map for the future." Camille Paglia, 1993

This theoretical study aims to prove the superfluousness of literary theory. The author believes that we now require a "paradigm-shift" that will replace "structuralist" and "post-structuralist" theory and re-establish the validity of intuition, imagination and inspiration.

Et cette notice du *Monde*:

LA "NOUVELLE PENSÉE FRANÇAISE" VERSION PRINCETON.

Sous le titre de *New French Thought: Political Philosophy* (Nouvelle pensée française: philosophie politique), l'université de Princeton propose une sélection de textes d'auteurs français qui chacun, à sa manière, est censé témoigner d'une orientation nouvelle de la pensée française en direction du libéralisme. Structuralisme, post-structuralisme, marxisme et hégélianisme ont vécu dans l'Hexagone, estime Mark Lilla, qui a réuni et préfacé ces extraits, même si ces courants ont encore des admirateurs "*dans les étouffants recoins des universités anglaises et américaines*". Parmi les tenants de la "*nouvelle pensée*" française version Princeton: Luc Ferry, Alain Renaut, Philippe Raynaud, Marcel Gauchet, Pierre Manent, Stéphane Rials et Blandine Kriegel (cette anthologie est éditée par Princeton University Press).

Mais aussi cette annonce qui dénote peut-être l'amorce d'un retour du balancier:

THE TRUTH ABOUT POSTMODERNISM

Christopher Norris
University of Wales College, Cardiff

In his latest book, Norris explains the confusion and misreadings — especially misreadings of Kant — that have characterized recent postmodernist and post-structuralist thought. As its title suggests, *The Truth about Postmodernism* disputes a good deal of what currently passes for advanced theoretical wisdom. Above all it mounts a challenge to those fashionable doctrines — variants of the end of ideology theme — that assimilates truth to some existing range of language — games, discourses or in-place consensus beliefs. This book serves as a timely reminder that the "politics of theory" cannot be practiced in safe isolation from the politics (and ethics) of activist social concern.

Ce succès d'image d'une "nouvelle pensée" prétendant faire table rase des grands systèmes d'analyse qui l'ont précédée, en attendant d'être à son tour balayée (par qui? par les post-post-modernes, ou les après-post-modernes? Comment entretenir la productivité du préfix ?), ce succès pose deux problèmes: un problème d'histoire: où et comment situer le structuralisme, par différence avec les théories et méthodes en -isme auxquels il est abusivement mêlé par la post-ignorance contemporaine ? et un problème d'évaluation, notamment par rapport aux objectifs de la recherche littéraire: tout est-il périmé de l' "ancienne" pensée structuraliste? Comment faire la part, dans les dédains d'aujourd'hui, de l'innovation féconde, de l'esbroufe, du bruitage terminologique, de l'approfondissement théorique, de la terreur de paraître démodé, de l'inculture?

1. Le structuralisme comme méthode

"L'homme doit cesser d'être un imbécile théorique," écrivait Marguerite Duras (quoique dans un autre contexte et dans un autre sens).² C'est une imbécillité théorique, en effet, d'associer et de confondre, comme on le lit trop souvent (en particulier dans les réclames éditoriales et les notes de lecture), structuralisme et marxisme, tenus tous les deux ensemble pour des idéologies. On allonge parfois la série, en amalgamant pêle-mêle marxisme, structuralisme, humanisme, féminisme, modernisme, thématisme, psychanalyse, que sais-je: toutes les coquecigrues des années 60 et 70, en somme; toutes les planètes qui tournaient alors, interchangeableables, sur le ciel des systèmes d'interprétation de la société et de ses discours. C'est inexact et absurde; une faute de logique et d'épistémologie.

Hélas, on n'enseigne plus guère la linguistique, et en particulier la linguistique française, dans les départements de lettres et de littérature comparée de nos universités. Cela autorise les gens à écrire n'importe quoi, et notamment à confondre le structuralisme avec une idéologie. Le structuralisme n'a rien à voir, à cet égard, avec le marxisme. **Stricto sensu**, c'est tout simplement la caractéristique de la linguistique **structurale**. Barthes lui-même l'a écrit à juste titre: "Il faut parler d'activité structuraliste plutôt que d'oeuvre structuraliste."³ C'est une activité, en effet, un mode de travail, constitué pour étudier la matière et les formes d'une langue, et qui peut s'accommoder de **toutes** les idéologies politico-sociales et se pratiquer à toutes les époques. Ni Saussure, ni Benveniste, ni Jakobson n'étaient marxistes, à beaucoup près. Ils n'ont jamais prétendu reformer la société, ni proposer une métaphysique du lan-

gage et de la création; pas davantage caractériser la nature humaine, ni explorer l'inconscient.

Pour éviter les trompe l'oeil de l'ignorance ou de la mauvaise foi, rappelons donc sommairement les règles de la méthode structurale:

La règle d'étude immanente

qui fonde la légitimité d'un abord synchronique et indépendant de l'objet d'étude, langue ou texte. Hjelmslev: "La langue est une entité, autonome des dépendances internes."⁴ Jean Rousset: "L'oeuvre est une totalité et elle gagne toujours à être éprouvée comme telle."⁵

La règle de conscience du système

La langue est un système de systèmes, un arrangement systématique d'unités et de parties. Nulle vision déconstructrice ne peut rien contre l'unité, la clôture, la solidarité du paradigme des déterminants du nom, ou des temps du verbe. Il en va de même pour l'art. Une oeuvre construit une architecture de corrélations, un système et une harmonie de co-dépendances. C'est la condition de l'art, même pour des oeuvres fondées sur l'absurde, le non-sens ou l'absence de sens. Même au nom de la prétendue indécidabilité flaubertienne, on ne peut nier la solidarité de la première et de la dernière page de *L'Éducation Sentimentale*.

La règle d'analyse fonctionnelle

Chaque unité ne vaut que par ses relations avec les autres, en paradigme et en syntagme, et par la fonction qui est la sienne, de ce fait, dans la construction de la structure et du sens.

La règle de hiérarchisation

Le phonème s'intègre au morphème, le morphème au mot, le mot au syntagme, le syntagme à la proposition, la proposition à la phrase, et la phrase au discours. Chaque unité est faite de l'agencement mutuel des unités de niveau inférieur. L'oeuvre littéraire, à sa façon, obéit au

même dispositif; c'est particulièrement net pour les oeuvres de composition rigoureuse (tragédie classique, roman hugolien ou zolien).

La règle d'exhaustivité

qui enjoint de tenter, au moins, une description saturante, poussant l'analyse jusqu'aux unités élémentaires, y compris, bien entendu, les unités de contenu.

La règle d'explicitation

qui exige un affichage bien circonscrit des objectifs et des procédures de l'étude, et qui interdit le salmigondis miroitant des étiquettes non-définies.

Tout ceci était bien connu des lecteurs de Saussure, de Benveniste, des grands grammairiens du milieu du siècle et des maîtres de la sémiotique et de la poétique françaises. Tout ceci s'inscrivait dans le sillage des intuitions des plus grands créateurs et critiques du passé, à commencer par Flaubert, qui demandait à la critique moderne de s'abstraire de l'histoire et de la biographie pour partir à la recherche de "l'anatomie du style," et de "la poétique insciente" d'une oeuvre. Et tout ceci a donné naissance aux plus remarquables travaux de critique et d'esthétique de la seconde moitié de notre siècle: Barthes, Genette, Greimas, Rousset, Poulet, Richard, Starobinski, Riffaterre et bien d'autres. Beaucoup de petits imitateurs aussi, beaucoup d'épigones doctoraux reproduisant avec application les modèles des maîtres. Jusqu'à ce que soudainement les feux s'éteignent, remplacés par d'autres signaux dans la brume des chenaux intellectuels.

2. Les raisons d'un déclin

Le discours contemporain semble avoir oublié cet apport. On tue le moderne au nom du post-moderne, le structuralisme au nom du post-structuralisme. C'est un phénomène naturel. Les systèmes de pensée vieillissent et glissent dans l'oubli, comme les humains. Mais l'historien est tenté de comprendre, de prendre la mesure de l'évolution. Pourquoi ce dépérissement apparent de la méthode structuraliste, et, pire encore, pourquoi le confusionnisme qui la fait confondre avec des idéologies que l'histoire récente du monde a brutalement mises en question ? Rien n'est plus bête,

tout de même, que de faire de Saussure, de Freud et de Marx les trois dieux d'un même culte!

Laissons de côté la jobardise d'un certain journalisme de médias. On pourrait souligner la convergence de plusieurs phénomènes relevant de l'histoire culturelle:

La disparition d'une génération de grands esprits

Le début de la décennie 1980 a été meurtrier à cet égard, mettant fin à un quart de siècle de fécondité novatrice. Benveniste, Barthes, Sartre, Lacan, Foucault, Althusser ont disparu à quelques mois ou quelques années de distance, ou ont été réduits au silence par la maladie. En matière de sciences humaines et de critique, quand les hommes meurent, leurs oeuvres, à brève échéance, sont happées à leur tour dans la trappe du dédain. C'est particulièrement dommageable, plus encore pour les survivants que pour les morts; car un circuit se coupe, empêchant la transmission d'un corps de connaissances, d'un programme de recherches, et, tout simplement, d'une attitude intellectuelle: en l'occurrence la lucidité radicale, la critique de la doxa, des idées reçues, de l'académisme, des censures, le refus d'être dupe, ce nouvel esprit des Lumières de la période 1960-1980, qui s'est traduit dans des oeuvres puissantes, magistrales, séminales, également enthousiasmantes par-delà leurs différences, offrant toutes des modèles théoriques et des instruments conceptuels forts pour la pensée analytique et critique, à partir de quoi l'histoire et l'analyse littéraire en particulier, ont été renouvelées et fortifiées comme jamais auparavant.

Les excès théoriques et les maladroites de l'application

C'est vrai, la rançon de ces hardiesses, de cette confiance dans les modèles de systématisation, ce furent, d'une part des excès dans l'anathème et l'exclusion (refus de la biographie, de l'histoire littéraire, des études de hors-textes), un absolutisme de l'immanence, et d'autre part, comme à toute époque, des naïvetés caricaturales dans la mise en oeuvre appliquée des épures structurales. Les cinq codes de lecture proposés par Barthes dans *S/Z*, ou les six fonctions du langage postulées par Jakobson ont donné naissance à d'innombrables décalques, — dessinés sans originalité ni talent, dans une fièvre de passion classificatrice, et aux dépens de la richesse et de la subtilité des oeuvres auxquelles ils étaient appliqués.

Mais ces dérives malheureuses n'étaient pas au principe de la méthode, bien au contraire. Elles ont été corrigées par le développement et la fortune du concept historique et critique d'intertextualité, venu relativiser l'analyse immanente. Or cette notion, loin d'apparaître comme caractéristique du post-structuralisme, sinon de l'anti-structuralisme, se situe dans la ligne directe d'une épistémologie qui, bien entendu ne sépare pas immanence et corrélation, langue et parole, discours individuel et discours social.

La crise des idéologies dogmatiques

Il est vrai aussi que le discours des certitudes a pu, vu de loin, apparenter le structuralisme et le marxisme. L'un se présentait volontiers comme la science absolue de la langue et comme le fondement nécessaire de l'analyse dans les sciences humaines et la critique, polémiquant volontiers avec les défenseurs de l'étude approfondie des carrières individuelles, et de la critique de goût et de subjectivité. L'autre s'affirmait comme la science indépassable des sociétés et affrontait rudement les défenseurs de la démocratie libérale. A cela s'ajoutait le fait que certains chercheurs se réclamant du structuralisme en linguistique ne cachaient pas d'autre part leurs convictions marxistes en politique. Plus même, c'est l'adhésion intellectuelle au matérialisme historique qui avait conduit des linguistes et des critiques à l'étude structurale du matériel verbal et à la critique "structuro-génétique."

Mais le marxisme théorisait la dialectique révolutionnaire et la lutte des classes; les questions de langue et de littérature restaient loin à l'arrière de ses préoccupations. Le structuralisme s'intéressait par priorité aux structures achevées, closes, stables; il n'était nullement dans sa vocation de proposer des jugements sur la politique des états. Des différences profondes de nature, d'objectifs et de méthode les séparaient, voire même les opposaient. Il y avait une contradiction évidente entre le formalisme structuraliste et les thèses du réalisme-socialiste. C'est au nom de ce dernier que Staline et ses idéologues avaient persécuté les formalistes russes, dont les structuralistes français des années 60, au contraire, traduisaient et diffusaient les oeuvres.

Et pourtant, les uns et les autres se sont trouvés emportés après 1980, à la fois dans la fossilisation puis l'effondrement des pays dits "socialiste" et dans la débâcle du type de discours qui les inspirait: discours de vérité, d'autorité, de système et de répression. Subitement, face à la réalité massive et horrifiante de certains échecs et de certains abus, tout un réseau d'abstractions données comme d'authentiques instruments

d'analyse, et de recherche du vrai, révélait sa fragilité. Du coup, la statue de Saussure vacillait auprès de celles de Lénine et de Mao ... Ils n'avaient pas impunément nourri ensemble la pensée 1960.

L'apparent épuisement des modèles taxinomiques

Fin du penser-classer, comme on l'a dit. Fin des modèles abstraits, des représentations ensemblistes, des structures ordonnées et closes, des taxinomies et des rangements, des perspectives assurées sur les causes et les effets, des discours se prétendant en prise sur le réel. L'attention au particulier se substitue à la considération du général; l'exception attire plus que la règle; le détail plus que l'ensemble; le tremblé de la pensée plus que sa fermeté; la contradiction plus que l'unité.⁶ Non seulement on ne croit plus à la lutte des classes, aux bienfaits de la révolution ni à l'édification du socialisme, mais on se détourne de tout discours structurant, généralisant, classificateur, unificateur, formalisateur. On remet en question l'histoire économique des années 30, mais aussi l'anthropologie historique des *Annales*, la sémantique, la logique de récit. Dégager des "structures," des "lois" de l'histoire, des rapports de composition, des isotopies sémantiques, des cohérences de représentation et de signification met en oeuvre le **logos** qui plus est, un **logos** masculin, c'est-à-dire la parole sûre d'elle-même, élitiste par sa constitution individuelle et son histoire sociale, oppressive et répressive, surtout si elle s'attache par prédilection, comme dans les études littéraires, aux textes du "canon"...

La crise du sens

Bien plus, la démarche structuraliste a pour objet le texte. Or le texte n'existe pas. L'histoire non plus: ce qui se donne pour tel n'est qu'une fiction. Car il n'y a pas de différence entre l'histoire et la fiction. Il n'y a pas de sens, pas de vérité d'un texte, documentaire ou "monumentaire." La méthode structurale, qui cherche à **construire** un texte, à découvrir les formes et les sens qui, hypothétiquement, l'ordonnent, est invalidée dans son principe même, dès lors qu'on lui substitue un postulat selon lequel tout texte (d'histoire ou de fiction) n'existe que dans la déconstruction de ses signes et de ses significations, dans l'indécidabilité de toute interprétation univoque, dans la pluralité indéfinie de ses réseaux, dans la dissémination de ses signifiants.

Un imaginaire de la polyvalence, de l'incertitude généralisée, de l'anti-système, de la fragmentation, de l'instabilité, de l'insécurité analytique, de la différence perma-

nente, a remplacé un imaginaire de la cohérence, de la taxinomie, de l'homogénéité et de l'immobilité. Tout se passe comme si l'analyste d'aujourd'hui éprouvait une défiance aussi bien à l'égard de son objet d'étude que de son propre faire.

Articulant le paradigme sur le syntagme, et réciproquement, entrecroisant ensemble les unités discrètes, édifiant la pyramide des codes et des niveaux, dessinant la déclinaison close des actants sur le modèle du système des cas propre aux langues anciennes, démultipliant dans la langue et dans les textes les oppositions binaires et les carrés sémiotiques, la pensée structuraliste imposait sur le réel un jeu de filtres ou de tamis modelants qui autorisait l'illusion d'une géométrie linéaire, tabulaire et parallélipédique. . . Le modèle "post-structuraliste," par contraste, valorise la métaphore du "rhizome," c'est-à-dire d'un agencement végétatif anarchique, tout en boursouflures, en ruptures de lignes, en stratifications aléatoires, en viscosités. "On ne demandera jamais ce que veut dire un livre, signifié ou signifiant, on ne cherchera rien à comprendre dans un livre, on se demandera avec quoi il fonctionne, en connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne, avec quels corps sans organes il fait lui-même converger le sien" (Gilles Deleuze, *Rhizome*, 1976).

La revanche de l'énonciation sur l'énoncé

La tradition saussurienne avait placé au premier plan de ses considérations la langue et ses règles, et s'était méfiée de la parole et de ses aléas. L'énoncé prenait une importance écrasante aux dépens de l'énonciation. La grammaire de texte, la sémiotique narrative, la narratologie observent principalement le discours et le récit achevés, pour en extraire les modèles structuraux universels. Mais à notre époque, une triple réaction s'est manifestée.

La linguistique de l'énonciation a fait une place de plus en plus grande à la pragmatique, qui étudie les facteurs et les circonstances, subjectifs et objectifs, de la communication. La variance de ceux-ci est infinie. En littérature, la lecture des rares dossiers génétiques dont on dispose montre le caractère souvent aléatoire, imprévisible, des détours, des repentirs, des développements et des effacements du soliloque qui conduira à l'énoncé "définitif." Il n'est d'énonciation, en somme, que de singulier et du variable.

La théorie de la lecture et de la réception, symétriquement, s'intéresse à la situation, elle aussi singulière et variable, du destinataire de l'énoncé. Elle va jusqu'à affirmer le rôle du lecteur, et de sa "réponse," dans l'élaboration du sens. Autre manière de relativiser la validité de la règle d'immanence.

Enfin, on voit bien se dessiner ici et là une revendication nouvelle du droit du lecteur et du critique à engager dans sa lecture, comme instrument pertinent de perception et de déchiffrement, ce qu'au 18^e siècle on aurait appelé "les élans du coeur." Lecture de sensibilité, d'intimité, d'empathie, d'intuition subjective, opposée à la lecture impersonnelle, aseptisée, du critique "formaliste" et technicien. Recul des modèles analytiques, revanche du corps, et de ses désirs, et de ses jouissances, sur l'intellect. Apparaît ici le principe d'une critique mystique, sinon hystérique, exaltant le ravissement, la merveille, les effusions d'un échange intime, organique, sinon organistique, entre l'oeuvre et son lecteur, ou sa lectrice. . . Le sujet sensible renaît d'entre les tombes où l'anti-humanisme critique des années 70 avait prétendu l'enterrer, écrasé par les structures. . . Toutes choses égales d'ailleurs, on pourrait comparer cette évolution à la réaction anti-positiviste, subjectiviste, néo-idéaliste et néo-mystique, qui avait marqué, au siècle dernier, la décennie de 1880: Huysmans après et contre Zola.

3. Perspectives structurales sur le post-structuralisme

Ainsi prétend s'édifier, sur les ruines du saussurisme, un "post-structuralisme" triomphant.⁷ Le mouvement des idées ne s'arrête jamais et c'est au moins le mérite de ce préfixe **post-** d'afficher cette évidence. Mais la question est de savoir si, par-delà ce "changement de temps" évident dans la météorologie intellectuelle, les exigences et les garanties de la méthode structuralistes ne doivent pas être préservées, au coeur des curiosités et des points de vue de la fin du siècle, et au nom même de leurs exigences d'appréhension lucide du complexe et du contradictoire.

Un scepticisme nécessaire

On ne peut tout de même pas faire n'importe quoi au nom d'une critique de la rationalité taxinomique. Le vacarme des mots en **post-**, confondus dans une marmelade terminologique, a quelque chose de dérisoire et de stérile. Chacun de ces termes est en soi approximatif, inconsistant, poudre-aux-yeux, terroriste. Réunis ensemble, relisons les réclames de *P.M.L.A.*, ils font entendre une cacophonie caricaturale.

La lecture cumulative des ouvrages qui les répandent donne l'impression qu'ils n'ont tous d'autre objectif que le commentaire mutuel, dans une inlassable répétition méta-critique, et sans la moindre tentative de description, d'interprétation et de jugement des oeuvres "primaires" comme on dit sur ce continent dans les "proposals" de dissertation doctorale. Ce mélange de mépris ou de peur des textes, de gravité pontifiante et de suivisme donne raison à une analyse de Frederic Jameson qui discernait dans le discours post-moderniste deux traits dominants: le pastiche et la schizophrénie.⁸ Pastiche dans la réduplication à l'infini, des mêmes paratextes universitaires, d'un "prière d'insérer" à l'autre et d'un congrès à un autre; schizophrénie, dans cette perte de contact du sujet théorico-critique avec le réel de la langue et des oeuvres.

Mais ce qui paraît le plus grave, ou, si l'on préfère, de la plus grande légèreté intellectuelle, c'est l'ignorance des données de base de la méthode et de l'éthique que l'on prétend renvoyer au magasin des antiques. Répétons-le, on ne peut réduire le saussurisme à une théorie primaire du signe et de l'énoncé. Les travaux modernes sur l'énonciation ont été inaugurés par Emile Benveniste. C'est lui aussi, qui, dans un article toujours commenté et toujours fécond, a fondé la distinction entre l'ordre du sémiotique (les unités de la langue) et l'ordre du sémantique (la création du sens dans le discours, dans la phrase et au-delà des limites de la phrase, en relation avec le réel non-linguistique et avec la situation de communication).⁹ Le "post-structuralisme," dans les déterminations qu'il affiche, ne peut que se contredire et se ruiner s'il ne se donne pas pour socle ces instructions préalables sur les modes de fonctionnement du langage. Et on se prend à redouter les effets de stérilité qui sont liés au vide du savoir linguistique dans la production philosophique et critique dite "post-moderne:" une production qui paraît parfois sans apprentissage ni mémoire du moins sous la plume des sous- et post- commentateurs.

Il en va de même pour la légèreté d'une pensée "post-historique," qui, rejetant pêle-mêle Marx, Taine, Febvre, Braudel, Leroy-Ladurie, Agulhon et beaucoup d'autres, ou bien revient dans le meilleur des cas à l'histoire narrative de Michelet (sans son messianisme populiste), ou bien réduit l'interprétation historique à un pur jeu de langage.

Après tout, si la **signification** est un concept illusoire, si tout discours ne vaut pas mieux, ne pèse pas plus lourd que n'importe quel autre, on se demande pourquoi ce néant continue à susciter tant de bavardages. Flaubert avait déjà tout dit, sur ce point, dans *Bouvard et Pécuchet*, et pourtant, la recherche et la connaissance ont survécu à

ces deux héros de l'effort imbécile et du doute désespéré, post-modernes avant la lettre.

Une ouverture post-structurale du structuralisme

“La seule question quand on écrit, dit Gilles Deleuze, c'est de savoir avec quelle autre machine la machine littéraire peut être branchée, et doit être branchée pour fonctionner.”¹⁰ Soit. Étendons cette métaphore facile à l'écriture du linguiste et du critique d'aujourd'hui.

Celle-ci ne peut pas se “brancher” sur une confusion aussi lourde que celle qui consiste à catégoriser ensemble le structuralisme et le marxisme, une méthode et une idéologie même si la dominante d'une méthode s'accompagne toujours d'une mineure idéologique, et inversement.

Pas davantage, sur l'idée que le structuralisme tord le cou au sujet, à la parole singulière. Les intuitions et les développements les plus riches sur la relation de personne dans la langue, sur le point de vue subjectif dans le récit, sur la subjectivité dans l'énonciation, sur l'autobiographie et le récit de vie, etc., sont issus de la linguistique structurale et de la “nouvelle” critique formaliste. Leurs virtualités heuristiques sont loin d'être épuisées.

Pas davantage, enfin, sur le reproche d'immanentisme, et de sacralisation du texte. Michael Riffaterre, lui-même maître exigeant de l'analyse immanente, loin de s'enfermer dans l'illusion d'une autonomie absolue du texte, sait y lire toutes les traces, toutes les formes de sa corrélation intrinsèque avec les discours qui l'ont nourri: sociogramme, doxa, topoi, stéréotypes, contraintes génériques, motifs mythographiques, dialectique du texte et du contexte ou du co-texte, toutes ces matrices instrumentales de l'analyse intertextuelle moderne n'ont d'existence que par leur généalogie structuraliste, par les intuitions des Jakobson, Althusser, Lévi-Strauss, Durand, Barthes et autres “modernes.”

Il faut donc éviter les contre-sens et les fautes de perspective. Les aspects les plus féconds de la critique de déconstruction, je ne parle pas de ses dérives négativistes, s'inscrivent exactement dans la logique des exigences qu'impliquait la méthode structurale. Le commentaire du détail, par exemple, des accords et des tensions du détail avec l'ensemble, de l'économie du détail au sein d'une pensée ou d'une oeuvre, ne

date pas du post-modernisme. On le trouve dans les meilleurs travaux de syntaxe et de lexicologie des années 60, et, aussi bien, dans cet extraordinaire travail de sémiotique narrative au microscope auquel Greimas s'est livré sur les quinze pages d'une nouvelle de Maupassant, "Les deux amis."¹¹ Autre exemple: le repérage des implications du sous-texte, des phénomènes de plurivocité, de dialogisme ou d'ambiguïté, qui évite au critique de se laisser piéger par le discours affiché ou l'apparente homogénéité textuelle, et qui lui fait apprécier la densité du tissu des significations. Il doit ses bases et ses outils à une réunion de réflexions sur le langage, la sémantique, la sémiotique, le rôle de l'inconscient et celui du discours social, les stratégies et les tactiques de l'énonciation, etc., qui renvoient toutes aux grands noms de "l'activité structuraliste," comme écrivait Barthes. La notion de dialogisme nous est venue pour une part de Bakhtine, et, par-delà ce sémioticien russe des années 30 à 50, sans doute à la fois du formalisme russe des années 20 (lui-même influencé par la linguistique) et de la critique sociale marxiste, toujours attentive aux répercussions discursives des positions de classe. Devons-nous la mettre, vraiment, au crédit du "post-structuralisme?"

Le problème n'est pas d'enfermer l'analyse linguistique et l'analyse littéraire d'aujourd'hui dans les limites que dessinaient les travaux d'il y a trente ans, ni de les figer dans le moule de leurs procédures et de leurs terminologies, mais de faire apparaître les risques de stérilité qu'entraînerait la méconnaissance des enseignements fondamentaux de la linguistique et de la critique structurales. C'est au prix d'une fusion intelligente de ces enseignements et des points de vue **modernes** (au sens chronologiquement relatif, le seul possible, de ce mot), que les jeunes chercheurs pourront apporter une contribution réelle à l'analyse des oeuvres.

Certaines approches spécifiques récentes sont d'ailleurs caractéristiques de cette fusion. Pour ne prendre qu'un dernier exemple, la critique génétique, dont l'objectif fondamental est de reconstituer les étapes d'une composition et d'une écriture, désacralise et démythifie la "création" en montrant que l'oeuvre résulte d'une suite d'opérations discursives, de transformations d'une forme-sens, d'un travail continu de construction-déconstruction-reconstruction. Elle dépiste, dans "l'avant-texte," toutes les traces génératives de l'intertexte: motifs, modèles, figures, allusions, "sources," échos, documents, références multiples. Enfin elle met au jour les schèmes logiques, les réseaux thématiques et sémantiques, les relations de temps, de personne, de modalité, d'espace, etc., qui émergent peu à peu du thème initial. Elle est ainsi contrainte, et par son projet et par la nature de son matériel d'études, de réunir dans sa visée la

diachronie et la synchronie, la langue et le discours, le "socio-texte" et la parole individuelle, l'histoire et la structure, le système et le détail, le référent et la rhétorique, les constantes assurées du langage et les hésitations, repentirs, incertitudes et allégresses d'une expérience singulière de l'écriture. Elle est en prise directe sur une substance verbale et sur une pratique. Elle ne peut se satisfaire de généralités ni d'approximations, ni d'hypothèses invérifiables. Elle ne peut se priver d'un savoir linguistique dont le capital est issu des oeuvres de Saussure, de Hjelmslev et, oui, pourquoi pas? de Kant, de Hegel et de Marx. Cela n'exclut pas, bien au contraire, l'oreille, le flair, et la culture.¹²

En fait, chaque fois qu'il donne naissance à des études de qualité, soit en linguistique, soit en littérature, le "post-structuralisme" utilise sans le dire, ou peut-être même sans le savoir, les instruments que lui a légués le structuralisme. C'est qu'ils sont applicables à toutes les préoccupations et à toutes les formes de l'art contemporain. Les champs nouveaux qui se sont ouverts à l'étude critique génétique, recherches sur la "production du texte," critique de la fiction, analyse argumentative, néorhétorique, théorie de la réception sociocritique, textanalyse, "études culturelles," etc., ne peuvent se développer avec succès qu'à partir des concepts instrumentaux et des règles de la discipline structurale. L'attention compétente aux éléments, structures et fonctions de la langue, et, dans un texte, quel qu'il soit, la description précise de son principe de cohérence, de sa sémantique, de sa syntaxe, de sa prosodie, sont les étalons, de mesure de la qualité intellectuelle de nos travaux.

Il est vain de dire, comme on le lit ici ou là aux Etats-Unis, que "la théorie littéraire française est morte," en visant par là l'ensemble des écrits consacrés à la littérature par la génération qui travaillait sous le couvert du label "structuraliste." Cela n'a pas de sens, d'abord parce que cette "théorie littéraire française" avait puisé largement aux sources russes, américaines, scandinaves, tchèques, suisses, etc. Ensuite parce que les modèles analytiques proposés relevaient moins d'une théorie, au sens philosophique du mot, que d'une stratégie, définissant un objectif, le sens et la valeur d'une oeuvre et les moyens d'y atteindre. Enfin, parce qu'aux questions que ne cessent de nous poser les oeuvres, ces modèles continuent à nous aider à y apporter réponse. Il serait fort dommageable aux études de français qu'elles se laissent, à cet égard, gagner par l'oubli et l'ignorance.

Notes

- ¹ Henri Meschonnic, *Modernité, modernité* (éd. Verdier, 1988).
- ² Marguerite Duras, dans Suzanne Horer, Jeanne Socquet, *La Création étouffée* (éd. Pierre Horay, 1973).
- ³ Roland Barthes, *Essais critiques* (Paris: Le Seuil, 1964).
- ⁴ L. Hjelmslev, in *Acta Linguistica*, 1944.
- ⁵ Jean Rousset, *Forme et signification* (Paris: J. Corti, 1964).
- ⁶ Voir Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne* (Paris: Les Éditions de Minuit, 1979).
- ⁷ Voir Linda Hutcheon, *A Poetics of Postmodernism* (New York: Routledge, 1988).
- ⁸ Frederic Jameson, "Postmodernism and Consumer Society," in Hal Foster, éd., *The Anti-Aesthetic Essays on postmodern culture* (Washington: Bay Press, 1983).
- ⁹ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* (Paris: Gallimard, 1969).
- ¹⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome* (Paris: Éditions de Minuit, 1976).
- ¹¹ A.J. Greimas, *Maupassant et la sémiotique du texte* (Paris: Le Seuil, 1976).
- ¹² Voir les numéros successifs de la revue *Genesis*, éd. Jean-Michel Place.